

## PROLOGUE

Au début, je n'y croyais pas trop. Je me disais que c'étaient des phrases en l'air et que quelqu'un, quelque part, allait le raisonner. J'étais convaincu que mon père, en homme sensé et équilibré, ne laisserait pas son frère jumeau investir ses dernières économies dans l'achat d'une roulotte. Surtout si c'était pour y ouvrir un restaurant ambulant avec Adèle aux fourneaux.

Il fallait avoir mangé une fois la cuisine de la nouvelle amoureuse de mon oncle Bernard pour comprendre que c'était une erreur monumentale. J'irais même jusqu'à dire un danger pour la santé publique.

Prêt à tout pour éviter à mon parrain la douleur d'un cuisant échec, j'ai fait circuler une pétition sur Internet pour recueillir les noms de personnes opposées au projet. Tous les anciens

élèves du collège des Bois-Noirs, où Adèle faisait office de cuisinière, ont signé dans l'heure. Je suis sûr qu'ils avaient tous en tête le même affreux souvenir que moi : son infecte sauce Hépacoli. Il m'arrive encore de me réveiller en sueur la nuit en pensant à ce mélange de foie et de brocoli qu'elle avait inventé pour couvrir les nouilles trop cuites qu'elle nous servait.

Malheureusement, mes parents ont refusé de montrer la pétition à mon oncle. Il fallait, paraît-il, que je lui laisse sa chance.

– Tout le monde a le droit de vivre ses rêves, fiston, a déclaré mon père.

– Et puis, ils ont promis de ne faire que des sandwiches, a ajouté ma mère. Personne ne peut rater des sandwiches.

On voyait bien qu'elle ne connaissait pas Adèle...

C'est vrai, tonton et sa dulcinée venaient à peine de se rencontrer. En tant que nouveau couple, il était légitime qu'ils aient des projets. Mais pourquoi fallait-il que ce soit dans la restauration ? Et dans la restauration mobile en

plus ? Une entreprise de gardiennage de chiens aurait aussi bien pu faire l'affaire, non ?

Je ne pouvais pas rester les bras croisés devant cette menace. Je devais agir. Surtout que j'avais juré à Azad, mon géant ami du collège, que je ferais tout pour empêcher cette calamité alimentaire de s'abattre sur notre ville.

Ma victoire n'est pas totale, mais comme je devais lutter contre un ennemi de taille, c'est-à-dire l'amour fou de mon oncle pour sa fiancée, j'estime qu'au bout du compte, je m'en suis assez bien tiré.

## CHAPITRE 1

# Une visite, suivie d'une autre...

L'histoire commence un samedi matin d'avril. J'étais en train d'attaquer mon bol de céréales quand mon oncle Bernard est entré en trombe dans la maison sans refermer la porte derrière lui. Il était tout essoufflé, comme s'il avait couru.

– Bonjour, Bernard, a dit calmement mon père en déposant son journal. Ça va ?

Il a tellement l'habitude des frasques de son frère qu'il y a longtemps qu'il ne se formalise plus de ses arrivées en catastrophe.

– Bertrand, il faut que je te parle de mon nouveau projet !

Tonton s'apprêtait à nous le révéler, mais il s'est ravisé. Il avait la bouche trop sèche à

force d'avoir couru. Il a attrapé un verre dans l'armoire, s'est tourné vers l'évier. Mon père a ébauché un geste pour l'arrêter, mais il n'a pas été assez rapide, son frère jumeau avait déjà ouvert le robinet à fond. On a entendu ma mère hurler dans la salle de bains.

– Oups, je ne savais pas que Louise était sous la douche, a fait mon oncle, après avoir englouti le verre d'eau.

Il a essuyé une goutte qui coulait sur son menton avant d'ajouter :

– Je croyais que tu avais réglé ce problème de plomberie, Bertrand.

– Je n'ai pas encore eu le temps, a soupiré mon père. Tu sais ce que c'est.

– Eh oui, c'est bien connu, les cordonniers sont toujours les plus mal chauffés.

Cette plaisanterie en apparence aussi drôle qu'un discours d'inauguration de centre commercial a eu le malheur de faire crouler mon père de rire. Il faut dire que rien n'est plus hilarant pour les jumeaux Dubois qu'une bonne blague idiote.

Quand ma mère est sortie de la salle de bains, avec sa serviette enroulée autour de la tête, ils se tapaient encore sur les cuisses.

– Parce que vous trouvez ça comique, en plus ?

– On ne se moque pas de ton ébouillantage accidentel, ma chérie, a répliqué mon père, entre deux hoquets. C'est Bernard qui...

Ma mère ne l'a pas laissé finir. Elle partage rarement le même humour que son mari et son beau-frère. Pour dire la vérité, à part eux deux, il n'y a pas grand monde pour rire de leurs gags.

– Vous ne trouvez pas qu'il fait frais, ici ? a demandé maman en réprimant un frisson.

– Oui, on en parlait justement, s'est esclaffé mon père. C'est parce que les cordonniers sont toujours les plus mal chauffés !

Mon oncle a poussé un genre d'ululement avant de se plier en deux de nouveau.

– Chaussés. On dit les cordonniers sont les plus mal chaussés, l'a repris ma mère d'un ton sec, qui a mis un terme à l'hilarité des jumeaux. Et je ne vois pas le rapport avec le courant d'air.

Elle a jeté un œil du côté de la porte d'entrée et a levé les yeux au ciel.

– C'est normal qu'il fasse froid, la porte est grande ouverte!

– Oups ! C'est possible que je l'aie mal refermée en entrant, a murmuré tonton.

Ma mère a pointé d'une main sa tête entourée d'une serviette, de l'autre, la porte béante et m'a regardé d'un air suppliant :

– Patrick, est-ce que tu...

– Non, non, finis tes céréales, jeune homme, je m'en occupe, a dit mon oncle en se dirigeant vers l'entrée.

Il a galopé jusqu'à la porte et l'a claquée bruyamment. Pendant trois secondes, mes parents et moi sommes restés immobiles, crispés dans l'attente d'un bruit de verre cassé. Mais on s'en faisait pour rien. La vitre de la porte avait tenu le coup cette fois-ci. On commençait à peine à se détendre quand tonton a bondi dans la cuisine :

– J'ai eu une idée extraordinaire. Et j'aimerais avoir votre avis...

Il s'est interrompu brusquement, l'air interloqué.

– Tiens, vous avez un chat, maintenant? a-t-il lancé en montrant une touffe de poils qui se faufilait derrière la table. Je croyais que tu étais allergique, Louise?

Ma mère s'est levée d'un coup sec.

– Un chat? Où ça, un chat?

Elle a alors poussé son deuxième hurlement de la journée avant de balbutier :

– Ce n'est pas un chat, ça!

Mon père a confirmé.

– Tu as raison, ma chérie. Ce n'est pas un chat.

– On dirait un écureuil, ai-je lâché.

– Mais qu'est-ce qu'un écureuil fait dans la maison? a crié maman, maintenant debout sur une chaise.

Papa s'est gratté le crâne.

– Il a dû entrer pendant que la porte était ouverte...

– Il faut qu'il sorte d'ici!

On était tous d'accord. Même l'écureuil, je crois. À voir ses petits yeux affolés, on comprenait qu'il n'était pas particulièrement fier de son idée. Surtout maintenant que la porte était refermée.

– Je m'en occupe! a déclaré tonton.

– Surtout pas! a aboyé maman.

– Ce n'est pas la peine, a dit papa, plus diplomate, à l'adresse de son frère. Je m'en charge.

Je n'ai rien osé ajouter, mais je n'en pensais pas moins. Si mon oncle se mettait à chasser l'écureuil dans notre appartement, il ne nous restait plus qu'à appeler les assurances et à faire nos boîtes pour le déménagement.

Mais mon parrain, tirillé par les remords, tenait à réparer l'erreur qu'il avait commise en laissant la porte ouverte.

– Non, laissez-moi faire! J'en ai déjà attrapé un quand j'étais petit. Tu te souviens, Bertrand?

– Oui, il t'avait mordu et on avait été obligés d'aller à l'hôpital pour te faire faire une injection contre la rage.

Maman est descendue de sa chaise pour m'agripper par le pyjama. Trois secondes plus tard, on était tous les deux debout sur la table. Tonton a saisi un balai. Maman s'est tournée vers mon père:

– Bertrand, s'il te plaît, ne le laisse pas faire! Ça va mal finir.

Trop tard, mon oncle avait déjà abattu son arme ménagère. Une tasse pleine de café a atterri sur le sol, éclatant en morceaux au milieu d'une flaque de liquide brunâtre.

L'écureuil a profité de la distraction pour s'enfuir dans le corridor, et moi, j'ai sauté sur l'occasion pour descendre de la table et échapper aux ongles de ma mère qui s'enfonçaient cruellement dans la chair de mes bras.

Mon oncle a couru derrière l'écureuil. Paniqué, l'animal s'est réfugié dans le salon et a grimpé dans un rideau. Au sens littéral du terme. Papa a rattrapé tonton, lui a retiré le balai avant qu'il puisse poursuivre son attaque.

– Écoute, Bern, voici ce qu'on va faire. On va laisser la porte ouverte. Avec un peu de chance,

le pauvre petit va sortir de lui-même. Ça nous évitera un tour de reins...

– ... et de refaire la décoration du salon, a complété ma mère, maintenant plantée derrière moi.

– Tu crois ? a fait tonton, déçu de devoir arrêter son safari. Mais il est là ! J'aurais juste à...

Maman a frissonné et a regardé papa d'un air angoissé. Papa a entraîné son frère dans le corridor. Il a ouvert la porte qui donne sur le balcon, puis a repoussé tonton vers la cuisine.

– Tiens, parle-moi plutôt de ton projet en attendant.

En passant à côté de moi, papa m'a soufflé :

– Peux-tu surveiller l'écureuil pendant que je maîtrise ton oncle ? S'il sort de sa cachette, fais-moi signe.

J'ai accepté la mission et je me suis posté devant le canapé. Maman a levé le pouce en l'air, satisfaite.

– Je vais m'habiller avant d'attraper mon coup de mort, a-t-elle annoncé en s'enfermant dans sa chambre.

## CHAPITRE 2

# Rideau!

Je me suis assis sur le canapé et j'ai fixé mon regard sur le rideau. Rien ne bougeait. Il était difficile d'imaginer qu'un écureuil était caché là-dessous. On m'avait chargé d'une mission de la plus haute importance, mais pour tout avouer, elle était aussi d'un grand ennui. Je ne sais pas si vous avez déjà observé un rideau plus de cinq minutes. Il n'y a rien de palpitant là-dedans. Je suis sûr qu'au bout de trois minutes, vous dormiriez déjà. Pour me tenir réveillé, j'ai ouvert la télé. Une musique endiablée a résonné. Le tissu du rideau s'est alors mis à trembloter. J'ai coupé le son. Le mouvement a cessé. À croire que l'écureuil s'était mis à danser. J'ai attendu encore un peu. J'allais remonter le son quand j'ai entendu mon père et mon oncle discuter depuis la cuisine.